



*Merci au café
La Barge –
5 port de la Râpée,
75012 Paris.*

VALENTIN RETZ

« *Je suis irrémédiablement fragmenté et fou* »

propos recueillis par Sophie Pujas / photo Thomas Lainé pour Transfuge

NOS PIRES ENNEMIS résident-ils en nous-mêmes ? *Double*, second roman de Valentin Retz, suit le cheminement initiatique d'un jeune homme aux prises avec une folie possible. Qui est vraiment Isidore, cet ami de jeunesse qu'il recroise par hasard et croit vouloir aider ? Dibbouk tour à tour bienveillant et menaçant, Isidore va permettre au narrateur d'affronter sa soif d'autodestruction. *Grand art*, son précédent roman, évoquait déjà le salut. Mais celui-ci naissait d'une grâce, celle de l'amour et de la paternité. Dans cet opus plus sombre (« *enténébré* », écrit Valentin Retz), le salut est à conquérir au prix d'une lutte avec ses propres démons, au cœur d'une époque chaotique. Le jeune auteur retrace ce chemin de croix dans une langue rageuse et ample, dans la lignée de Thomas Bernhard. Un récit bref et fulgurant, porté par une viscérale nécessité intérieure.

Comment êtes-vous venu à l'écriture ?

C'est un chemin qui s'est lentement déroulé sous mes pas, mais je crois que tout est parti d'une lecture d'un conte d'Andersen, *La Princesse au petit pois*. Vous savez, c'est l'histoire de cette princesse qu'un petit pois empêche de dormir malgré les vingt matelas et les vingt édredons qui l'en séparent. Depuis mon enfance, ce conte joue un rôle déterminant. Sans doute parce qu'il associe la noblesse à une sensibilité surnaturelle. Cette conception m'a probablement permis de rester éveillé dans un monde

Dans un texte court et saisissant, *Double* retrace le combat d'un jeune homme avec la schizophrénie. Pour *Transfuge*, Valentin Retz s'explique sur cette descente aux enfers vertigineuse.

où la plupart de nos paroles et de nos gestes s'accomplissent de façon somnambulique. Après, il a fallu trouver une manière personnelle de naviguer entre les livres de la bibliothèque. Puis lire, et lire, et lire encore...

Le narrateur de *Double* accomplit une descente aux enfers, en affrontant sa schizophrénie... Pourquoi raconter ce parcours ?

Depuis que je suis enfant, je n'ai jamais cru en ce qu'on appelle la réalité, cela m'a toujours semblé très étrange et très louche ! Il me semble que, par nature, nous ne savons pas dire qui nous sommes. Et l'époque ne nous aide pas à opérer l'unification de nous-mêmes. Dans les sociétés traditionnelles, l'individu est pris par des rites qui le poussent à tenir son « je » pour quelque chose de vrai. Aujourd'hui, la communication est volatile ; une chose peut être ailleurs, ici et là au même moment. Par le biais des ordinateurs ou des téléphones, l'esprit se perd dans différents niveaux de réalité. Cette confusion fait que nous ne sommes jamais de plain-

pié nulle part. De plus, il y a toute une économie du divertissement liée à la fragmentation de l'individu, des drogues à la musique en passant par les fêtes nocturnes. L'apparition d'une nouvelle forme de musique correspond le plus souvent à l'apparition d'une nouvelle forme de drogue, qui est naturellement une nouvelle forme d'asservissement. Mais par la pensée et la poésie, on peut constituer un axe pour s'établir dans le réel.

Vous sentez-vous proche d'un écrivain de la folie comme Artaud ?

À mon sens, c'est l'un des grands prophètes du XX^e siècle. *Pour en finir avec le jugement de Dieu* annonce la structure des cinquante années qui ont suivi. Et je pense ici à la production effrénée, au remplacement de la nature par l'artifice, à la manipulation du vivant, etc. Depuis la fin du XIX^e siècle, la littérature, avec Lautréamont, Kafka, Artaud, Beckett ou Thomas Bernhard, s'est emparée du champ de la prophétie, qui appartenait auparavant aux grands textes sacrés qui ont fondé l'Occident.



DOUBLE
GALLIMARD
106 P., 12,50 €
PARUTION LE 21 OCTOBRE

1977 Naissance à Rennes.

Depuis 2007 Collaborateur à la revue

Ligne de risque.

2008 *Grand Art*, Gallimard.

2010 *Double*, Gallimard.

Isidore est une figure christique...

Tout le livre est un sacrifice. Il est conçu comme une messe, avec son eucharistie. Le narrateur charge un double de lui-même de sa part d'ombre pour pouvoir être sauvé. Pour resplendir, il doit amener à la lumière ses propres ténèbres.

Les grands mystiques nourrissent-ils votre écriture ?

Oui. En ce moment, j'étudie le Zohar, un des livres sacrés du judaïsme, l'un des bijoux de la mystique universelle. Mais Maître Eckhart, Abhinavagupta, Tchouang-tseu, ont également beaucoup compté pour moi... D'une certaine façon, les mystiques disent tous la même chose : il s'agit de s'approcher du vide. Le lieu le plus divin, c'est le lieu le plus déserté. Maître Eckhart dit même que Dieu est un « *sur-néant* ». Angelus Silesius écrit que « *la rose est sans pourquoi* », c'est-à-dire qu'elle fleurit parce qu'elle fleurit. Et c'est aussi notre cas. Dans nos cheminements, dans nos errances, il y a une naissance. Le monde ne cesse d'éclorre, et nous y participons.

Vous faites dire à Isidore que la musique de Schoenberg annonce le chaos de l'Histoire du XX^e siècle. Pourquoi ?

Paradoxalement, sa musique est le témoin de ce qui va arriver par la suite. C'est un oracle, un peu comme Cassandre prédisant la ruine de Troie. Avec l'atonalité, chaque phrase musicale est dans un rapport discontinu avec les autres. Or le XX^e siècle a subi de plein fouet cette discontinuité. Ainsi, lors de la Première Guerre mondiale, l'Homme avec un grand « H » a très

exactement perdu sa souveraineté. Tout au long des temps modernes, cet homme-là avait voulu se libérer de la tutelle divine et fonder sa puissance sur ses seules capacités. Mais la logique machinique qu'il avait mise en place pour assurer cette puissance s'est finalement révélée incontrôlable. De même, avec la musique sérielle, Schönberg invente un système musical inouï ; et il le fait en retournant les principes de la destruction qui va se déchaîner quelques années plus tard. La Seconde Guerre mondiale est un événement incontournable pour qui veut écrire aujourd'hui. Nous vivons dans un monde post-hitlérien. Pour arriver à se connaître, il faut envisager l'enfer d'Auschwitz. Là-bas, c'est la fameuse mort de Dieu qu'on a entérinée. Comme dans *La Colonie pénitentiaire* de Kafka, on a écrit la nouvelle loi du nouveau millénaire à même le corps de ceux que cette nouvelle loi condamnait. Le calcul a remplacé la lettre et ce remplacement s'est effectué selon le principe de la série. On a exterminé des êtres humains à la chaîne en les considérant comme une simple matière usinable et les conséquences de ce désastre se perpétuent jusqu'à nous.

Pourquoi faut-il passer par Auschwitz pour comprendre le monde d'aujourd'hui ?

Nous vivons dans ce que le spécialiste de l'ésotérisme René Guénon appelle « *le règne de la quantité* ». Si vous envisagez une présence ou une chose exclusivement à l'aune de la quantité, vous lui déniez sa part d'irreprésentable. À Auschwitz, c'est aussi cette part-là qu'on a exterminée. Or, il se trouve que cette part-là correspond à la réserve dont nous avons besoin pour appréhender l'infini. À défaut, nous sommes condamnés à étouffer dans un mouchoir de poche, à circuler frénétiquement à la surface du minuscule village planétaire.

Vous aviez placé une phrase de Thomas Bernhard en exergue de *Grand Art*. Son influence est également sensible dans *Double*...

C'est vrai. Dans un texte autobiographique, il raconte qu'enfant, il a essayé de se tuer. On peut dire qu'il est mort à ce moment-là. Toute son œuvre est en quelque sorte le chemin qui l'amène à rejoindre la vie. Je me sens proche de lui parce que je suis irrémédiablement fragmenté et fou. Ainsi, c'est depuis cette folie incurable que je dois cheminer vers la parole. Bernhard traverse son suicide à chaque phrase comme à chaque phrase je traverse ma folie. Les temps, tels qu'ils se déploient aujourd'hui, vont vers une catastrophe. Pourtant, si on a le courage de penser cette catastrophe, cette dernière peut être l'occasion d'un avènement.

Comment voyez-vous cette catastrophe précisément ?

Il est toujours hasardeux de faire des prédictions. Mais disons qu'à mon sens, la tendance la plus alarmante porte sur la convergence de ces deux sciences que sont la génétique et la cybernétique. On se dirige à grands pas vers une interopérabilité des systèmes et je ne vois pas ce qui empêchera la production d'êtres humains modifiés en vue de cette intégration de l'homme à la machine. Lorsque l'on aura atteint ce point, on pourra dire que le vieil homme aura été exterminé. Il n'y aura plus pour lui aucun dehors et son environnement naturel sera celui des réseaux... Et je ne dis rien des problèmes économiques, écologiques et migratoires qui se profilent.

Que pensez-vous du pessimisme d'un Michel Houellebecq ?

Houellebecq, comme Bret Easton Ellis en son temps, a été en avance sur la ruine. Alors que la société masquait la dévastation à l'œuvre, ces deux auteurs l'ont décrite : Ellis pour le monde des *traders*, du cinéma et de la mode, Houellebecq pour le cadre moyen. Il montre à ce dernier que la misérable économie sexuelle à laquelle il participe fonctionne sur le fond de son évacuation. Je n'ai pas lu son dernier livre, mais dans son précédent roman, il annonce l'extinction de l'humain, et en cela je me sens proche de lui. La différence, c'est que cette disparition, il la souhaite. Moi, je n'ai pas le désir d'en finir, et je montre qu'en acceptant de confronter le pire, on peut accéder à sa propre délivrance. On peut avoir accès à la vie au cœur du désespoir. •